



LE QUATRE

LE JOURNAL DU LYCÉE SAINTE-MARIE LYON DE SAINT-PAUL

Le roman policier : littérature ou simple tension narrative exploitée par le marché ?

Fondés sur une intrigue stimulant l'intelligence et s'appuyant sur des émotions vives, les romans policiers ont un important potentiel commercial. Pour autant, doit-on les considérer comme un genre mineur, ou comme de la littérature à part entière ?



Mai 68, le dernier mouvement social ?

Tandis que les contestations se font vives concernant la réforme des retraites du gouvernement Borne, les anciens manifestants de mai 68 tempèrent les comparaisons hâtives avec cette référence historique.

DANS CE NUMÉRO

Un stage à Radio Courtoisie

Oskar Kokoschka, Gustav Klimt : vie et œuvre de deux peintres mémorables

***Babylon*, entre superbe et décadence**

DÉCOUVREZ AUSSI...

Actualité internationale, politique française, productions littéraires...

INTERNATIONAL

12 ans de guerre en Syrie : entre souffrance et espoir

Cela fait officiellement déjà 12 ans que la Syrie est en proie à un conflit qui l'a marquée de manière inouïe. Violations des droits de l'homme, insécurité généralisée, surveillance accrue des opposants au régime, famine utilisée comme arme de guerre : l'ONU considère ses répercussions comme « la pire catastrophe humaine des temps modernes ».

Les séismes qui ont frappé la Turquie et la Syrie, ce 6 février 2023, n'arrangent rien à la situation déjà désastreuse, et poussent à nous demander comment ce conflit persiste depuis 2011.

Un moyen Orient en pleine mutation

Tunisie, Égypte, Lybie, Yémen, une fièvre contestataire s'étend sur de nombreux pays du Moyen-Orient lors des fameux « Printemps arabes » qui débutent fin 2011. Opposition au régime, renversement des gouvernements, tous les ingrédients sont réunis pour voir émerger un mouvement insurrectionnel contre le système politique tyrannique et corrompu d'Hafez puis de Bachar el-Assad, en place depuis 1970. La Syrie rejoint cette lancée. La révolte a commencé à Deraa, une petite ville agricole au sud du pays, avec des adolescents qui taguent sur un mur « Le peuple veut la chute ». Arrêtés et torturés, la colère monte encore plus dans le pays avec des manifestations, elles aussi fortement réprimées par l'armée syrienne, conduisant à de nouvelles protestations. Bachar el-Assad, quant à lui, n'a pas l'intention de quitter le pouvoir.



Au contraire, il militarise fortement l'oppression et transforme ce soulèvement populaire en une vraie guerre civile. Chars, hélicoptères, avions de combats, armes chimiques et même missiles balistiques sont utilisés contre son propre peuple. Une vie normale devient alors impossible pour les

populations civiles, avec des dépôts de vivres, des boulangeries, des écoles bombardées...

La Syrie : un nouveau théâtre de confrontations

L'expression d'aspirations démocratiques dans le contexte des « Printemps arabes » va dégénérer en guerre civile mais, également en une guerre asymétrique opposant des factions rivales : rebelles, djihadistes, Kurdes... Front al-Nosra, mais surtout Daech et sa nébuleuse dès 2013, s'ajoutent à l'engrenage infernal de la guerre, en plus de l'Armée Syrienne Libre (ASL) et l'armée de Bachar el-Assad. Cette imbrication de conflits entre fonctions rivales à l'échelle nationale mais aussi mondiale, avec l'aide de la Russie et de l'Iran d'un côté, puis des États-Unis et de ses alliés occidentaux de l'autre, fait de ce conflit le plus sanglant de ce début de siècle.

« Face à la catastrophe, on est admiratif du courage, de l'engagement des populations et de nos équipes »

Myriam Abord-Hugon, coordinatrice depuis Amman de l'ONG Handicap International

Comment expliquer la persistance de ce conflit ?

Même si Bachar el-Assad a reconquis l'essentiel du territoire syrien, il est à la tête d'un État détruit. Plus de 500 000 morts, 5 millions de réfugiés et encore récemment les séismes qui ont aggravé la situation. L'Europe a décidé un assouplissement des sanctions contre le pays ce 25 février 2023 pour faciliter l'acheminement de l'aide humanitaire. Malheureusement, celle-ci venant des Nations Unies et de l'Union européenne est essentiellement captée par le régime. Faute de solution politique, le pays semble dominé par l'incertitude de nos jours. Le conflit s'est ancré et s'est accentué ces dernières années, faisant perdre l'espoir d'un retour à la paix. Même si des actions ont été mises en place, comme en mars 2012 lorsque Kofi Annan, ancien secrétaire général de l'ONU (1997-2006) et médiateur de la Ligue arabe lors de la crise en Syrie, rencontre Bachar el-Assad pour négocier un cessez-le-feu, en vain... Cinq mois plus tard le diplomate ghanéen annonce sa démission. Ou encore en juillet 2020, lorsque la Chine et la Russie ont posé leur veto, lors d'un vote au Conseil de sécurité de l'ONU, abjects à une aide humanitaire.

Noor Michel

POLITIQUE

Chahut suprême

Chahut : Agitation bruyante ; spécialement vacarme d'écoliers.

Suprême : Qui est au-dessus de tout, dans son genre, dans son espèce.

« L'Assemblée nationale [...] est née en 1789 lorsque les députés du tiers-Etat ont juré de ne pas se séparer tant que ne serait pas établie une Constitution. Les députés sont élus pour représenter la Nation tout entière et le peuple français. Ils ont pour mission de voter les lois, de contrôler l'action du Gouvernement et d'évaluer les politiques publiques ». (Extrait du site Internet de l'Assemblée nationale française.)

L'Assemblée nationale a permis, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, de faire progresser la démocratie. Celle-ci a été le berceau des grandes lois républicaines que sont la liberté de la presse en 1881, l'école obligatoire en 1882, l'instauration d'un état laïc par la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, la criminalisation du viol en 1980 ou encore l'abolition de la peine de mort en 1981. Ainsi, bien que cette institution soit sans aucun doute bénéfique au bon déroulement de la société française, elle fait récemment parler d'elle par ses frasques, polémiques en tout genre, assorties du ridicule que celles-ci inspirent.

Le brouhaha à l'Assemblée nationale n'est pas nouveau mais le temps des avancées significatives semble révolu, l'heure est à la cour de récréation où l'on cite SCH ou Booba. Triste spectacle que reconnaît malgré elle l'institution puisqu'on peut lire sur son site internet que le dernier discours répertorié dans la rubrique « Grands moments d'éloquence parlementaire » date des années 1990. Triste spectacle où les débats du canal 8 de la TNT entre 18h et 20h paraissent parfois plus pertinents que ceux de la chaîne parlementaire.

Sur le site de l'Assemblée nationale, le dernier discours répertorié dans la rubrique « Grands moments parlementaires » date des années 1990.

Dans une tribune publiée dans le *JDD* le 4 mars, quatre anciens présidents de l'Assemblée nationale, qu'ils qualifient par ailleurs de « cœur battant de la démocratie » et « pilier irremplaçable de la République », déplorent le déroulement houleux des débats actuels et parlent d'un spectacle désolant. En juillet dernier, Olivier Véran se permettait de faire un parallèle avec les Anges de la télé-réalité et de souligner la volonté

de certains de transformer l'hémicycle en arène (*LCI*).

Il suffit d'écouter les matinales radios, ce phénomène ne relève pas de l'opinion mais du constat. Les représentants politiques de tout bord regrettent que la forme l'emporte sur le fond dans les débats, une infantilisation globale des députés, une « bordélisation » et une cacophonie générale. Malheureusement, les exemples ne cessent de se multiplier en ces temps de réforme des retraites : suspensions de séances à répétition, déposition de nombreux amendements visant à bloquer les débats (l'article 7 sur report de l'âge a été envoyé au Sénat sans pouvoir être voté à l'Assemblée). Ceux-ci sont rendus impossibles par le chaos ambiant.

L'actualité témoigne d'une forme d'irrespect de la part du gouvernement pour l'institution : le mardi 7 mars le ministre de la Justice Eric Dupond-Moretti adressait plusieurs bras d'honneur au président du groupe Les Républicains Olivier Marleix. Ce geste déplacé a été assumé de façon décomplexée par son auteur : symbole de plus d'une Assemblée aux comportements puérils. Autre exemple récent qui décrédibilise l'institution : le « Blocus Challenge », incitant à bloquer les établissements scolaires, lancé par le député LFI (Louis Boyard) sur les réseaux sociaux, qui récompense son gagnant par une visite de l'Assemblée nationale. La présidente de l'institution, Yaël Braun-Pivet, multiplie les appels au calme dans les médias.

Le fait que nous arrivions à rire de ceux qui nous représentent est le reflet parfait d'une société malade et d'une démocratie en danger. Pour autant, le journaliste Alexis Poulin souligne que ce chahut au sommet de l'Etat est également le symbole d'une démocratie vivante. La limite étant que la stérilité des débats au sein de l'Assemblée nationale mène à la révolte populaire et incite les citoyens à revendiquer violemment dans la rue. L'Etat perdrait ainsi « le monopole de la force physique légitime » : il ne serait plus le seul à détenir le « monopole de la violence » défini par Max Weber.

(Cet article a été rédigé avant l'utilisation de l'article 49.3 par le gouvernement)

Victoire de Fougeroux

SOCIÉTÉ

Mai 68, le dernier mouvement social ?

Quels sont les effets observés de mai 68 sur l'engagement de nos jours ?

La grève générale qui frappe le pouvoir décennal du général de Gaulle trouve ses sources dans des contestations politiques, contre le paternalisme, le capitalisme, le consumérisme, et dans des contestations sociales, pour l'égalité des sexes, des classes, pour la liberté, individuelle, sexuelle.

C'est le mouvement d'une France qui réunit certains jours 10 millions de grévistes, des étudiants de la Sorbonne et de Nanterre avec leurs barricades, contre son pouvoir central. Sur certaines pancartes que brandissaient les manifestants contre la réforme des retraites on peut lire « Tu nous met 64, on

te mai 68 ». Le 9 mars, le syndicat Voie Lycéenne annonce le blocus de 200 lycées. Les campus des instituts politiques de Bordeaux et de Strasbourg sont fermés, leurs étudiants se mobilisent. On ne peut s'empêcher de faire le parallèle entre ces deux mouvements de contestation sociale. En effet, après les « années Covid », les rues se remplissent à nouveau de manifestants. Isabelle* évoque « le même air de révolte de mars » qui avait soufflé lors des prémices de mai 68. Mais d'autres témoins de la protestation antigaulle, s'opposent à son jugement : « Rien à voir ! On ne peut mettre mai 68 en parallèle avec aucun autre mouvement social ».

Cette rébellion s'imposerait en révolte émérite, à laquelle aurait succédé une série de brouilles contestataires. « Un dixième des manifestants qui se sont rassemblés aujourd'hui [le 7 mars] auraient suffi, en 68 à faire exploser la ville » nous affirme un manifestant place Bellecour. En effet, on compte huit morts et des centaines de blessés parmi les « soixante-huitards » et les forces de l'ordre. « Je n'ai pas pris part aux manifestations, mais soigner les blessés m'a suffi à me faire une idée » nous confie un médecin retraité, « On ne verrait plus ça. » affirme-t-il. On remarque un

quasi disparition des violences mis à part certains « casseurs » parmi les gilets jaunes.

« C'est par la violence qu'on se faisait entendre » assure Isabelle, « mais c'était l'effet jeunesse ». Car les manifestants sur les barricades était de la génération du baby-boom, du temps de la massification de l'école, des universités, de l'essor de la culture, des loisirs, de la presse, des



Le 24 Mai 1968, rue de Lyon, à Paris, des manifestants construisent une barricade. (source : leparisien.fr)

nouveaux médias, en l'espace d'une génération.

Ainsi mai 68 est la manifestation de la colère des jeunes français à qui la France paternaliste ne parle plus, l'opposition de la sève de la jeunesse à la France où l'on s'ennuie.

L'assouplissement des mouvements sociaux

s'expliquerait par le vieillissement de la génération des boomers, qui laisse place à une France vieillissante.

Si la présence d'un cortège lycéen ne suffit pas à convaincre les anciens révoltés, c'est parce que « la jeunesse n'est pas mobilisée », affirme à nouveau une manifestante, « c'est dérisoire ». Dans leur perspective, quelques slogans plus ou moins pacifiques chantés par des jeunes dans la rue, ne peuvent tout simplement pas être qualifiés de lutte. Mais elle se ravise : « si, peut-être à travers les mouvements écologistes ». Alors qu'il y a cinquante-cinq ans la génération des baby-boomers avait ses propres revendications, du vote à 18 ans, de la rébellion contre le patriarcat, ou de la libération sexuelle, les jeunes d'aujourd'hui sont dépassés par les questions sociales qui leur semblent lointaines, retraitées, pouvoir d'achat. Ils se préoccupent à leur tour de leur futur, déterminé en majeure partie par les questions du climat. « Souvent il font un pêle-mêle », un mélange des causes : en manifestant pour une protection de l'environnement, il porte leur voix pour l'égalité face au futur, la chance pour tous d'avoir une Terre collectivement entretenue.

On note que mai 68, élevé au rang de la légende

sans pareille, sonne la fin du réquisitoire aux disparités économiques et aux préoccupations matérialistes, et avec elle la naissance du procès post-industriel. C'est la première qui hausse la voix contre les pratiques de la société de consommation, l'oppression des libertés individuelles.

Ainsi, il s'agirait déjà d'un mouvement contestataire, aux revendications « pêle-mêle », qu'évoquait la manifestante, réunissant de multiples causes et les faisant entendre par le biais de divers moyens : occupation d'universités ou d'usines, barricades, manifestations, blocage du pays, pancartes, passage à tabac.

Si l'on retrouve l'idée de revendications personnelles qui visent à la reconnaissance par la société, de ces luttes hybrides mêlant mécontentement économique et social, que manque-t-il pour l'avènement d'une nouvelle révolte sociale ? Par quoi explique-t-on ce « silence et docilité » évoqué par le plus grand nombre des anciens manifestants de mai 68 ? « Les jeunes. » nous répond-on presque à chaque fois.

Et au silence des jeunes on cherche à nouveau des causes, là les réponses sont plus variées : « les téléphones », « les jeunes d'aujourd'hui sont déjà

libérés », « ils n'ont rien contre quoi se rebeller », « ça leur parle pas », « Ils ont la flemme ». Alors que les ingénus de 68 portaient à part leurs récriminations véritablement disparates du combat des plus âgés, aujourd'hui, comme lors de la marche pour le climat, les jeunes se fondent dans les protestations de leurs aînés.

Mai 68 s'impose dès lors en première émulation post-industrielle, en révolte séculaire de la jeunesse, en alliance de maintes causes, et en réunion des divers marcheurs. On ne peut trouver de mouvement analogue, par sa violence, sa durée, son efficacité en terme de réformes qui suivront, son impact sur la société et sur l'économie. Mai 68 fut certainement la grande révolte française du XX^{ème} siècle, les mutations annoncées par les mouvements sociaux récents nous permettent de formuler deux hypothèses : les contestations du XXI^{ème} s'affaîsseront au fur et à mesure, ou ouvriront la voie à une forme subversive de manifestations.

*certaines personnes interviewées n'ont pas souhaité donner leurs noms

Roxane Marcel

CULTURE

Radio Courtoisie

Mon cher cousin m'appelle et me propose d'aller bavasser autour d'un bock à 19h00. J'accepte avec joie. Je l'attends une minute puis deux, puis dix, d'humeur irascible je me surprends à taper du pied sur le trottoir. Comme d'habitude il est en retard. Au loin je l'aperçois sur son vieux vélo Gitane, d'un temps que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître, arrivant à vive allure dans la rue. Risquant mille et un dangers, zigzaguant entre les voitures au péril de sa vie il ne me fait attendre que douze minutes. L'intrépide était en retard car il avait rendez-vous avec Corentin. J'apprends que Corentin est journaliste à *Radio Courtoisie*, qu'il est passionné de théâtre, qu'il a étudié à Philanthropos après avoir fait des études de commerce franchement ennuyeuses et qu'il imite à la perfection Édouard Baer. Gai comme un pinson, mon cousin déclare que Corentin pourrait m'ouvrir les portes de *Radio Courtoisie* pour un stage, d'observation précise-t-



(source : technic2radio.fr)

il. Aussitôt dit aussitôt fait. Quelques jours passèrent. Le billet de train en poche, me voilà quittant la capitale des Gaules pour rejoindre la capitale de la Gaule.

N'en déplaise aux partisans de la sphère gauche de l'hémicycle, *Radio Courtoisie* se revendique de « toutes les droites, tous les talents ». Elle ne bénéficie d'aucune subvention, ce qui lui permet de conserver sa liberté et son indépendance, et n'a jamais diffusée une seule publicité. *Radio Courtoisie* est née de *Radio Solidarité*, créée en 1981 par la journaliste Bernadette d'Angevilliers et Philippe Malaud, ancien ministre du général de Gaulle. Puis Jean Ferré, chroniqueur de radio, de télévision et au *Figaro Magazine* se rapproche de

Radio Solidarité. Elle disparaît pour des raisons politiques en donnant naissance à *Radio Courtoisie*, dirigée par Jean Ferré, qui diffuse sa première émission en 1987. Actuellement, c'est Pierre-Alexandre Bouclay, grand reporter à *Valeurs Actuelles* qui préside la radio.



Jean Ferré, fondateur de Radio Courtoisie
(source : alchetron.com)

Nombreux et variés sont les sujets à *Radio Courtoisie* ; historiques, littéraires, cinématographiques, picturales, religieux... Les émissions sont pertinentes et les invités redoublent de sagacité. La radio diffuse également plusieurs heures de musique chaque jour ; du chant grégorien à la variété française en passant par l'opéra. Tel a été mon étonnement lorsque débarquant fraîchement le premier jour de mon stage boulevard Murat, dans le XVI^{ème} arrondissement, j'entendis tonitruer dès l'aube *Les lacs du Connemera* ! Je prends note et j'apprends beaucoup. Intimidée par les invités de la radio, spécialistes, historiens, écrivains ou journalistes de renom, je suis émerveillée face aux émissions et débats animés, sans faux-semblants, parfois véhéments de ces derniers. Le charisme de certains m'envoûte et il m'arrive de rougir en voyant Karl Zéro ou encore Alexandre Poussin. L'équipe de *Radio Courtoisie* est fabuleuse, une fraternité règne, le travail du technicien est remarquable, les journalistes sont vifs et Clémence Houdiakova dirige, avec une voix remplie de vitalité, la matinale de la radio ; Ligne Droite qui

existe depuis peu et qui a permis de la dynamiser davantage.

Il est possible d'écouter *Radio Courtoisie* via un poste de radio uniquement en Île-de-France mais elle est diffusée partout sur internet ; radiocourtoisie.fr où les programmes sont disponibles durant une semaine. De plus, la radio possède une chaîne Youtube qui retransmet quotidiennement les émissions.

Ici s'achève ce voyage, me voilà confortablement installée dans le quatrième wagon du TGV direction Lyon Perrache à vous écrire ces quelques lignes en tentant humblement de vous livrer cette riche expérience. Que ce périple serve : ne soyez pas pusillanime, allez écouter sans modération *Radio Courtoisie* !

Margaux Veylon

CULTURE

Le roman policier : littérature ou simple tension narrative exploitée par le marché ?

Le roman policier est fondé sur une intrigue et sur une enquête qui stimule l'intelligence, amène à développer des raisonnements logiques, mais qui s'appuie aussi sur des sentiments qui permettent de développer le potentiel commercial d'un livre ou d'un film : la peur, le soulagement, la stupéfaction ... Mais ce motif d'investigation n'a-t-il pas pour autant marqué la littérature française ? De Javert traquant Jean Valjean aux œuvres naturalistes de Zola qui dépeignent la réalité des meurtres en tentant de les comprendre par une enquête minutieuse, le genre du roman policier trouve ses racines dans la littérature.

Les prémices du roman policier

Le XIX^{ème} siècle, connu pour être le berceau de la révolution industrielle, suscite de nouvelles peurs liées notamment à l'extension des villes, la pauvreté, l'industrialisation ou encore l'insécurité. L'art, comme l'exprimait Picasso, a joué son rôle d'exorcisation : en effet face à ces nouvelles craintes c'est au milieu du smog britannique que le roman policier débute. Avant de s'exporter à l'international ce nouveau genre doit beaucoup à son pays d'origine. C'est au travers d'auteurs comme Edgar Allan Poe et ses nouvelles policières ou encore Conan Doyle que ce genre encore critiqué se dote de réelles caractéristiques. Ainsi la trame se fonde sur un drame ou une intrigue, le développement de l'œuvre se cristallise autour d'une enquête et se termine majoritairement par la découverte du coupable. Mais l'élément essentiel de ce nouveau genre reste la figure emblématique du détective. Bien loin du héros romantique, il sillonne la ville lugubre à la recherche du fautif, dicté par son esprit logique. C'est d'ailleurs cet archétype du détective qui est resté ancré dans les mémoires. Ne vous serons pas inconnus les noms de Sherlock Holmes, de l'auteur Arthur Conan Doyle, et de Hercule Poirot, de la prestigieuse Agatha Christie. Mais nos auteurs français n'ont pas à rougir, car la France a elle aussi réussi à imposer sa marque de fabrique sur le roman policier par le biais de personnage comme le jeune détective Joseph Rouletabille du romancier Gaston Leroux, ou encore le fameux gentleman cambrioleur Arsène Lupin, qui se démarque par ses talents de camouflage. Ainsi, le roman policier a su s'imposer sur la scène internationale en créant un nouveau genre régit par un code précis qui développe un imaginaire rempli de crimes, de suspense et d'affaires. Sa complexité a

notamment permis la prolifération des ramifications du genre.

Les différentes catégories du roman policier

Le terme de roman policier est très général et renvoie simplement à une intrigue fondée sur une enquête. Mais il existe différentes catégories plus spécifiques, dont deux sur lesquelles nous allons nous attarder. Tout d'abord, le roman noir, il se caractérise par la présence accrue de violence dans le récit, par un univers très lourd, une atmosphère pesante, une intrigue qui ne perd pas de temps et un enquêteur anti-héros (souvent alcoolique ou violent). S'il est parfois qualifié de « roman de gare » et utilisé comme une véritable industrie du profit, il trouve ses précurseurs dans Balzac (*Une ténébreuse affaire*) ou Eugene Sue (*Mystères de Paris*) et possède encore aujourd'hui des noms qui font briller le génie de la littérature française. Pierre Lemaitre par exemple, récompensé par le prix Goncourt 2013 pour *Au revoir là-haut*, sort en novembre 2022 *Romans noirs*. Le thriller est également en plein essor depuis quelques années. Tout est dit dans son nom : de l'anglais « to thrill », il se caractérise par la peur, les frissons qu'il provoque chez son lecteur. Si ce genre partage avec le roman noir la violence avec bien souvent des meurtres en série, il s'en distingue par le motif récurrent du héros, accoutumé aux dangers, devant contrecarrer les plans d'un ennemi, bien souvent psychopathe ou psychotique. Jean-Paul Rospars, agrégé de l'Université et maître assistant à l'Institut Charles-V, définit le thriller par son but « moral » : il « véhicule une idéologie du maintien de l'ordre » avec l'idée d'un « châtement, soit par un justicier individuel, soit par la voie des instances légales, de ceux qui transgressent les interdits sociaux ». Plus tard, ce genre se développe avec l'arrivée des thrillers psychologiques, axés sur des points de vue de personnages psychologiquement instables et mettant en lumière des relations complexes et torturées. Les rayons thriller dans les librairies ne cessent de s'accroître, le narratologue Raphaël Baroni parle de « valorisation économique assurée par le suspense ». Mais cette valorisation entraîne aussi une forme de dépendance pour les auteurs qui pourrait avoir des conséquences sur la qualité de l'œuvre, « en se conformant un peu trop visiblement aux attentes du public ». Pourtant, les motifs des thrillers se retrouvent dans des grands romans littéraires comme

Le nom de la rose d'Umberto Eco ou même *l'Odyssee*, attribué à Homère, où le héros Ulysse est confronté à des séries d'ennemis meurtriers comme le cyclope ou les sirènes. Et avec les thrillers psychologiques qui sondent l'âme humaine, des grands romans, ceux qui font réfléchir et grandir, sont à trouver dans les rayons thrillers. Le thriller *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, de Joël Dicker, reçoit ainsi en 2012 le prix Goncourt des lycéens et le

Grand Prix du Roman de l'Académie française, remis également, en 2017 à Daniel Rondeau pour son roman *Le dernier des nôtres*, qui met en scène des personnages tiraillés entre leurs origines et le cours chaotique et violent du monde. Finalement, il convient de distinguer, à la manière de Baroni, un effet poétique (ici le motif de suspense) de son usage commercial, politique ou esthétique.

Envie de lire des romans policiers ? Voici quelques coups de cœur qui mériteraient d'être davantage connus...

Le nouveau roman de Jean-Christophe Grangé *Les Promises*, sorti en 2021, mêle avec brio thriller à contexte historique, sarcasme jubilatoire et attente insoutenable qui s'achève dans une fin vertigineuse. Le journaliste et auteur du célèbre roman adapté au cinéma *Les Rivières pourpres*, signe ici une nouvelle intrigue palpitante dont le lecteur ne ressort pas indemne. Sa particularité première est l'époque : en plein Troisième Reich, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, c'est dans ce décor nazi que l'enquête évolue. Il faut louer ici le travail de documentation préalable à l'écriture : Grangé nous dévoile une peinture de Berlin, en cette fin des années 1930, des plus réalistes, des cabarets miteux aux cafés chics. L'ambivalence des Berlinoises est très bien décrite : entre crainte face à une guerre devenue inévitable et distractions superficielles : cinéma, thé dansant dans les Biergarten, et bien sûr l'hôtel Adlon où se réunissent « ces grandes Dames du Reich », violemment assassinées. Mais la force du roman tient surtout sur la rencontre inattendue des trois personnages aux caractères si humains. Les assassinats répétés des épouses des hauts dignitaires nazis, victimes d'un Monstre qui les mutile violemment et les tue après leur avoir inexplicablement volé leurs chaussures, inquiète la Gestapo au plus au point. Elle finit par confier l'enquête à Frank Beewen, officier de la SS peu habitué à ce genre de crime puisque de manière générale, à la Gestapo, « on ne cherche pas les criminels, on les invente de toutes pièces ». Un SS donc, violent et quelque peu irrévérencieux, qui attend le début de la guerre avec impatience mais qui ne partage pas l'idéologie nazie, et pour cause : il a vu son père devenir fou, gazé au gaz moutarde pendant la première guerre mondiale. Celui-ci croupit depuis dans un asile, dirigé par Minna von Hassel, une psychiatre alcoolique auteure d'une thèse sur les tueurs récidivistes, qui réprouve le régime nazi sans toutefois chercher à le combattre. Elle seconde Beewen dans l'enquête, de même qu'une de ses connaissances, Simon Kraus, un psychanalyste égocentrique, opportuniste, complexé par sa petite taille et passionné par l'univers onirique, qui a justement parmi ses patientes certaines victimes. Un trio qui n'est pas vraiment à même d'attirer l'empathie du lecteur, l'auteur saura malgré tout nous les rendre attachants. Trois enquêteurs qui n'en sont pas vraiment et qui vont devoir faire abstraction de leurs antagonismes et apprendre à travailler ensemble.

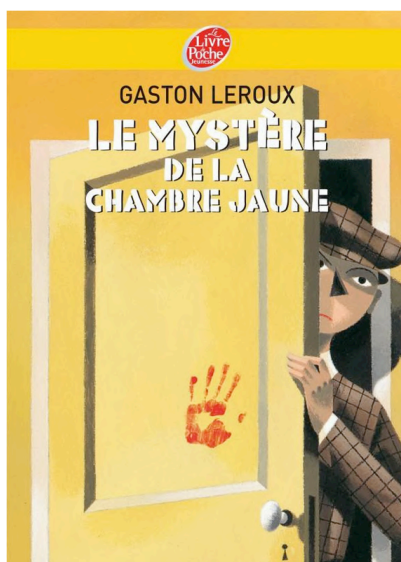


L'enquête sera longue et dangereuse, cruelle même pour nos héros. La clé de l'énigme est à la hauteur des atrocités de ce régime mortifère. Le lecteur navigue entre les studios de cinéma de Babelsberg et les endroits secrets de Berlin, les palaces art déco et les villas teutoniques, le champagne et les cellules de la Gestapo, l'épuration ethnique et les projets démentiels du gouvernement. Entre fiction et roman historique, on apprend, on s'étonne, on rit malgré les horreurs décrites, on cherche le coupable, on doute, on croit savoir pour réaliser son erreur quelques pages plus loin, on est transporté par une plume qui nous amène jusqu'au dénouement final, bouleversant, renversant qui fait refermer ce roman dans un souffle sidéré.

Dans son silence est le premier roman d'Alex Michaelides, auteur et scénariste britannique. Ce thriller psychologique est une véritable descente dans l'individualité, dans les tréfonds de l'âme humaine, et particulièrement dans celle d'une femme, Alice, enfermée depuis six ans dans une clinique psychiatrique. Six ans qu'elle a été retrouvée couverte de sang, immobile devant son mari assassiné. Six ans qu'elle ne prononce plus un mot. Ce roman c'est aussi Theo Faber, psychothérapeute présomptueux, fasciné par cette histoire qui a fait les titres de la presse et

qui s'est fixé pour mission de la faire parler. Et puis il y a *l'Alceste*, cette toile qu'a peint Alicia quelques jours après le drame, une toile qui signe sa culpabilité ou son innocence... L'auteur nous accapare dès les premières lignes pour ne plus nous lâcher : il nous laisse pratiquement tout voir, cultivant les soupçons parmi le personnel médical et les connaissances d'Alicia. Ils pourraient tous être liés au meurtre. Et pourtant, il nous manque quelque chose d'essentiel que nous n'avons pas remis en question dès le départ. Quelque chose qui est sous nos yeux depuis le tout début du roman, mais qui est mieux caché à la vue de tous, lorsque le regard est concentré là où il doit être... L'impatience nous tenaille, l'angoisse nous ronge, nos intuitions nous trompent, et la vérité nous laisse sur le carreau. Alternant extraits du journal intime d'Alicia Berenson, consultations et investigations du docteur Faber, le récit prend à la gorge. La personnalité de ce dernier le rend intéressant et attachant : on fonde avec lui des espoirs et on déchanté à ses côtés... La crise conjugale qu'il traverse ajoute à l'humanité du personnage et ouvre une brèche supplémentaire.

On ne voyage pas dans l'espace avec ce huis clos addictif, mais dans les profondeurs de l'humain : dans ces failles, son inconscient, ses peurs, ses paranoïas, sa culpabilité et son refoulement. On est pris dans cette noirceur qui se découvre peu à peu à travers tous les personnages, on attend des réponses qu'on redoute de connaître et puis on arrive au dénouement, à la vérité : un silence peut vouloir tout dire.



Le mystère de la chambre jaune, Gaston Leroux. 1892, un soir d'octobre au château de Glandier, le professeur Stangerson est interrompu dans son travail par les cris déchirants de sa fille. En accourant, il tombe sur une porte fermée de l'intérieur et des volets dans la même situation. Pourtant, c'est bien une main ensanglantée présente sur le mur et le revolver du serviteur qui témoigne de la présence de l'assassin. Ceci constitue la première enquête du jeune Joseph Rouletabille. Gaston Leroux nous transporte bien loin de la grisaille de Paris. Mais prenez garde, car le mensonge semble roder dans les coins du château et vous risqueriez de perdre votre tête entre les quatre murs de la fameuse chambre jaune. Mais ce qui fait la singularité de cet ouvrage est bien cette alliance entre le roman policier et le roman d'aventure, où nous sommes sûrs d'une seule chose : c'est bien le mystère qui domine ce crime surnaturel.

La part du démon, Mathieu Lecerf. Une religieuse sauvagement assassinée et mutilée en plein Paris, voici le genre de chose qui ne se déroule pas quotidiennement. Mais plus surprenant : la religieuse est décrite comme un ange, qui s'en prendrait à un ange ? C'est sur ce fond que l'auteur Mathieu Lecerf déploie un étrange duo, composé de la jeune lieutenant Esperanza Doloria et d'un homme bourru, le capitaine Manuel de Almeida. Tout cela semble bien trop mystérieux, alors quand les enfants de l'orphelinat dans lequel la victime enseignait semblent terrifiés, c'est un abysse qui s'ouvre sous les pieds de ce duo. Mais attention prenez garde aux apparences, il semblerait qu'un démon en cache un autre, et que le mal se cache derrière chaque visage. Ce thriller primé déroule parfaitement une double intrigue mêlant noirceur et action.



Camille Deblanc et Lili Demailly

CINEMA

***Babylon*, entre superbe et décadence**

Après *La La Land*, comédie musicale nommée à quatorze reprises pour les Oscars 2017, le réalisateur américain Damien Chazelle est de retour avec son nouveau film *Babylon*, sorti le 18 janvier en France. Cette œuvre retrace les débuts d'Hollywood dans les années 1920, où l'on dans l'insouciance la plus totale les derniers moments avant la révolution du cinéma parlant et l'arrivée des banquiers de la côte Est qui en feront une industrie. Le film s'ouvre sur une scène de fête spectaculaire chez un riche producteur, véritable tour de force technique : alcool, sexe, drogue, la débauche y est à son comble. Dans ce milieu faste et décadent nous découvrons Nellie Laroy, jeune femme venue du ruisseau aussi ambitieuse qu'audacieuse, magistralement interprétée par Margot Robbie, et Jack Conrad, acteur vedette et solitaire accro à la cocaïne et à l'alcool, joué par Brad Pitt. L'acteur Diego Calva, révélé par ce film, vient compléter ce trio en jouant le personnage d'un mexicain surnommé « Manny », homme à tout faire pour le studio Kinoscope, qui veut aussi sa part du rêve. Le cinéma muet est leur lieu d'expression, ils sont prêts à tout pour réussir et imposer leurs idéaux : transmettre, émouvoir, impressionner, réunir, faire rêver les spectateurs américains et passer à la postérité. Hollywood vient sublimer leur folie, et les scènes orgiaques, dantesques, ce tourbillon tapageur et époustoufflant, ainsi que l'énergie de cette comédie dramatique nous rappellent les origines de ce petit milieu : un refuge pour les pionniers et les marginaux qui y exercent un art pulsionnel.

Malheureusement, comme Chazelle le souligne dans toute son œuvre cinématographique, le succès a sa part d'ombre, et le prix à payer pour la gloire est inévitable. Cette ère d'onirisme commence à



(source : Paramount pictures)

s'achever dès la fin des années 1920, lorsque le cinéma parlant vient brider la carrière d'acteurs talentueux, et que l'arrivée des bourgeois implique des changements sociaux et moraux qui font d'Hollywood un univers « moins ouvert, un peu moins libre et un peu plus blanc », selon son réalisateur. Ce basculement vient broyer entre ses rouages ceux qui ne suivent pas le rythme, et conduit ainsi nos personnages à dégringoler dans une agonie de trois heures et neuf minutes, un peu trop longue au goût de certains critiques.

« Il me fallait faire un film vulgaire, trivial, pour capter l'esprit des débuts d'Hollywood »

Damien Chazelle, réalisateur de *Babylon*

En effet, nombreux sont ceux qui trouvent que cette épopée en fait trop. Ce gigantesque barnum, reprenant le motif de l'emblématique *Singin' in the Rain*, multiplie les références cinématographiques sous la forme d'une pile de citations qui selon la chroniqueuse Lucile Commeaux ne formuleraient pas grand chose sur le cinéma. Dans un épilogue grotesque et aberrant dans lequel des séquences de toute l'histoire du cinéma, de Godard à Avatar, se juxtaposent dans un rythme effréné, le film ne digère pas des références mal-assimilées. Pour *le Masque et la Plume*, c'est un film vulgaire où « plus on (en) chie, mieux l'on se porte », comme en atteste l'éléphant qui se soulage sur le spectateur durant la première scène. *Babylon* n'a par ailleurs pas du tout marché aux Etats-Unis, « où le public ne veut plus



(source : Paramount pictures)

voir des films d'auteur même si c'est du grand show », d'après le journaliste Thierry Fiorile. À l'inverse, *La Croix* vient saluer ce bel hommage au cinéma, qui a le mérite d'offrir une réflexion passionnante sur sa mort et sa renaissance, thématique on ne peut plus actuelle à l'ère des plateformes de streaming. Avis partagé par *Le Figaro*, subjugué par ces « trois heures de montagnes russes dont on ressort KO, et ravi ».

Si la fresque cinématographique de *Babylon* divise la critique, elle met au moins tout le monde d'accord sur un point : l'omniprésence du jazz, dynamique d'une intrigue tout aussi enfiévrée et jubilatoire, est une vraie réussite. La bande originale, conçue par le compositeur Justin Hurtwitz s'inspire de genres plus contemporains tels que la house, le rock ou l'électro dance music, interprétée selon l'orchestration d'un ensemble jazz. Le tout pour un rendu sublime et dynamisant.



(source : Paramount pictur

Melchior de Préneuf

PEINTURE

Un Fauve à Vienne

Maître de l'expressionnisme autrichien ou artiste dégénéré, qui est réellement Oskar Kokoschka?

L'exposition du Musée d'Art Moderne de Paris « *Un Fauve à Vienne* », du 23 septembre 2022 au 12 février 2023, donne l'impression de tirer son nom du *Tigron*, exposé dans une des salles accordées aux peintures animales. Cependant, il suffit de plonger dans la vie du peintre viennois expressionniste (ou pas) à l'art « dégénéré » pour comprendre d'où lui vient une telle appellation.

De son goût pour l'auto-destruction à travers des visages contradictoires divisés entre la chair et l'expression, à un soutien affirmé d'un projet politique et humaniste, Oskar Kokoschka intervient réellement comme un fauve dans un monde divisé.

Vienne au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles

Oskar Kokoschka naît le 1^{er} mars 1886 en Autriche-Hongrie.

Cependant, c'est non loin de là que le *terrifiant prodige* dévoilera son œuvre.

Vienne, dont il fera l'expérience, connaît déjà une forte avancée dans tous les domaines de l'esthétique et de la pensée. Du temps de notre artiste, cette capitale de la modernité européenne a déjà été secoué par l'arrivée de grands artistes et philosophes dont l'on retient principalement Gustav Klimt, Hans Maler, Hans Hoffmann, Arthur Schnitzler ou encore Sigmund Freud, qui offrent à la large scène artistique de l'époque, une réflexion neuve sur l'humanité dans l'Homme.

Pourtant ornée de son statut de foyer de l'innovation artistique et philosophique, Vienne n'en reste pas moins une ville impériale qui abrite une importante élite intellectuelle dont jouissent pleinement les artistes.

En 1903, Otto Weininger, penseur viennois, publie *Sexe et caractère* où il condamne l'acte sexuel, l'associant à un acte criminel, suggérant qu'il est le résultat des actes néfastes du féminin dont l'unique objectif serait de nuire à l'homme.



L'Hypnotiseur (source : Patrick Schwarz)

Zweig dans ses écrits.

Une peinture de l'âme

Face à une Vienne divisée entre progrès et conservatisme, Oskar Kokoschka apparaît comme un novateur radical qui s'apprête à donner un coup profond à la morale bourgeoise. Soutenu par d'autres, dont essentiellement Gustav Klimt et Egon Schiele, qui fréquentent régulièrement les cercles de féministes et intéressés par la psychanalyse, le jeune autrichien intervient en proposant une œuvre étonnante, manifeste d'une révolte entre le décoratif et le physique.

Dit fondateur de l'expressionnisme, en tant que peintre mais aussi dramaturge, Kokoschka impose une peinture de vérité et de simplicité, par des portraits laissant entrevoir des physiques presque psychiques, comme le démontre parfaitement son premier autoportrait.

L'Hypnotiseur, placé à l'entrée de l'exposition, présente tout d'abord une peinture objective, presque hyperréaliste par rapport aux critères de l'époque. Le visage triste et grotesque se fond dans la masse de matière appliquée sur le tableau. Les mains n'y sont pas entièrement décrites comme si la vérité s'attachait tout d'abord à son regard.

Malgré le contraste remarquable entre séduction et dégoût que parvient à nous faire ressentir le peintre viennois, c'est cette peinture de l'âme en profondeur qui lui vaudra d'être rejeté par la société viennoise du XX^{ème}.

Un amour débordant

En 1912, Oskar Kokoschka rencontre Alma Mahler; un événement qui le marquera à jamais.

De ses écrits et de ceux d'autres penseurs et penseuses naît un réel conservatisme, se traduisant notamment par la construction d'un idéal pudique, d'un monde sensible à la sexualité mais qui pourtant la bannit. C'est ce même monde, qui se veut affranchi de tous les désirs du corps, que nous rapporte Stefan

A la suite de cette rencontre, et dans la continuité de l'exposition, apparaît dans son œuvre, une dure réflexion sur l'idée d'un affrontement entre homme et femme, exploré auparavant par Weininger.

Cette réflexion s'inscrit dans un cycle qu'il nommera « amour productif », car il donne au corps un questionnement, composé de peintures, de cycles graphiques, mais aussi d'une série de six éventails décorés.

Surgit alors la notion d'impossibilité de relation entre les sexes, manifestée notamment dans *Assassin, espoir des femmes*, une pièce de théâtre qu'il publie à l'âge de vingt-trois ans. A l'image du penseur qui s'est suicidé quelques années avant, il y explore l'idée d'une importante part de culpabilité de la femme au sein des relations. Une pièce polémique qui fera, plus tard, l'objet de critiques multiples, dénonçant la misogynie d'une telle œuvre et, plus généralement, d'un art du XX^{ème}, dit « obsédé » par l'idée de la femme.

La Fiancée du vent, qui n'a pas pu se rendre à l'exposition, démontre parfaitement cette relation d'attraction et de répulsion entre les êtres, traduisant très sûrement une relation conflictuelle avec celle que l'on appelle la maîtresse des quatre arts.

C'est ce même rapport contradictoire entre les sexes que l'on peut observer dans *Enfants Jouant*.

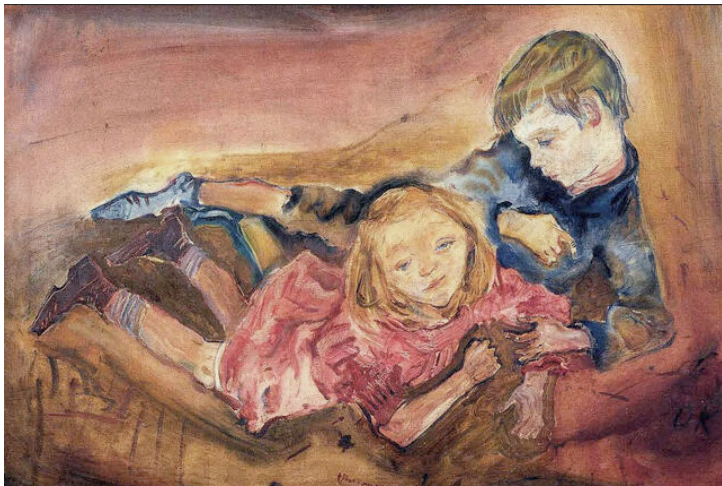
Alma Mahler et Oskar Kokoschka se quittent au moment de la Première Guerre mondiale, où il intégrera un régiment d'élite avant de rejoindre une troupe de peintres de guerre.

C'est après les événements de 1914-1918 que jaillira chez Kokoschka l'idée de la confection d'une poupée à l'effigie et aux dimensions de sa bien-aimée, qu'il ne semble pouvoir oublier.

Une poupée qui dépasse totalement la simple dimension érotique et qui s'inscrit dans une histoire



La Fiancée du Vent (source : lautrequotidien.fr)



Enfants Jouant (source : alamyimages.fr)

de l'art comme témoin d'une obsession partagée par d'autres tels que Hans Bellmer et *La Poupée*, une sculpture aussi conservée au Musée d'Art Moderne de Paris.

Mais cette présence omnisciente de ce qui n'est qu'une copie sans âme de la femme qu'il aime éperdument fait sombrer le peintre dans la folie. Oskar Kokoschka décapitera et brûlera l'objet de son obsession, mais elle ne quittera jamais réellement son œuvre et manifestera sa présence dans tous les futurs portraits féminins de l'artiste.

Un engagement politique affirmé

En 1937, six des tableaux de l'artiste viennois figurent dans l'exposition de propagande anti-moderne et antisémite d'« Art Dégénéré » orchestrée par le régime nazi.

Oskar Kokoschka, embrassant pleinement le statut qu'on lui attribue, peint alors de manière extrêmement paisible un autoportrait en artiste dégénéré placé à la toute fin de l'exposition. Le tableau témoigne du pouvoir d'un art qui subsiste à toutes les violences politiques, en mêlant harmonie des couleurs et allégories des horreurs de la guerre.

C'est après les accords de Munich que le peintre engagé s'exile en Angleterre où il poursuit un engagement anti-fasciste par des séries de petites toiles picturales mêlées à des caricatures ou des satyres. En s'inspirant de la presse anglaise et du graveur et peintre William Hogarth, il crée des affiches aux messages politiques exposées dans un des couloirs de l'exposition.

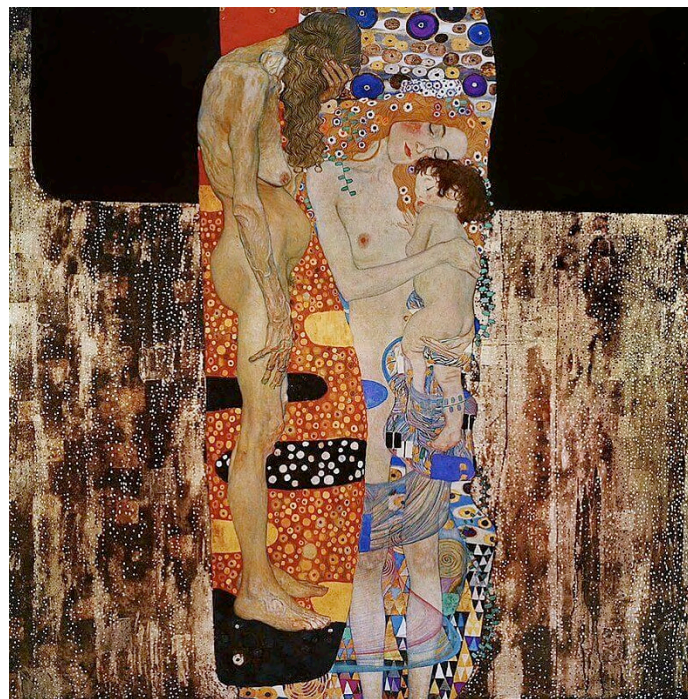
Oskar Kokoschka meurt le 22 février 1980 et laisse derrière lui presque un siècle d'art novateur, expressionniste puis « dégénéré » et engagé.

Emma Le Chatelier

Gustav Klimt, artiste unique et mystérieux

Artiste des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, Gustav Klimt est souvent considéré comme le plus grand peintre autrichien. Ses toiles *Le Baiser*, *Portrait d'Adèle Bloch Bauer* ou encore *Judith I*, bien que très décrié de son temps, connaissent aujourd'hui une renommée mondiale, notamment pour leur style aussi atypique qu'inqualifiable. En effet, Klimt, original et provocateur, se situe à la croisée de plusieurs mouvements de son temps.

Il est avant tout considéré comme l'une des figures du Symbolisme, un courant qui tourne le dos au réel et au Naturalisme pour privilégier le rêve, la sensibilité et les sujets allégoriques. Ces modèles quasiment exclusivement féminins, symbolisent tour à tour la vie, la maladie, la lascivité, l'art ou encore la mort (des motifs mélancoliques et caractéristiques du Symbolisme). On retrouve parfaitement cela dans *Les Trois Âges de la femme* où le peintre met en scène la femme pour montrer la fragilité nouvelle de l'être face au monde contemporain. Il la représente nue aux trois âges qui rythment son existence : l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse. Au-delà des corps marqués par



Les Trois Ages de la Femme (source : gustav-klimt.com)



Le Baiser (source : gustav-klimt.com)

le passage du temps, c'est de la vie, de la mort et de la sexualité, thèmes que Klimt aborde de manière obsessionnelle, dont il est ici question.

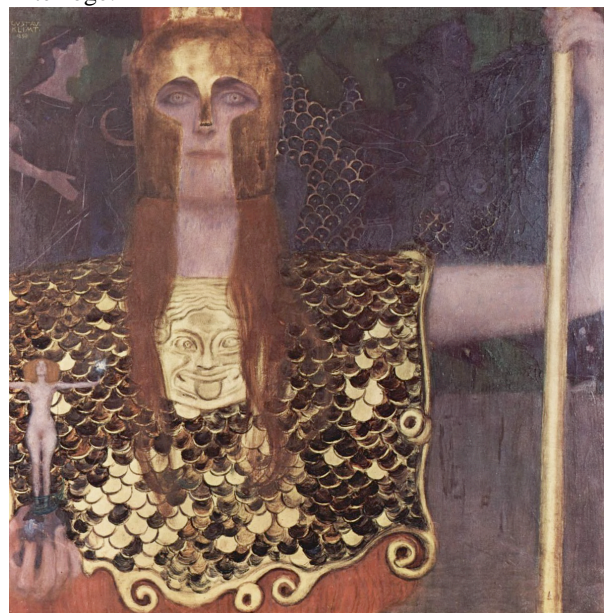
Au fil des années, l'œuvre de Klimt devient effectivement de plus en plus sensuelle, utilise des tons rosés et des courbes féminines pour symboliser les mythes et les figures traditionnels. Ces thèmes érotiques radicaux créent la controverse, et beaucoup classent ses peintures dans le domaine pornographique. Ses tableaux *Judith I* et *Judith II* réinventent la figure biblique classique en dépeignant une femme à l'apogée de son érotisme, dans une joie orgasmique. Klimt se moque des critiques et explique : « Quand j'ai terminé un tableau, je ne veux pas perdre ensuite des mois entiers à le justifier devant la foule. Ce qui compte pour moi, ce n'est pas à combien de gens il plaît, mais à qui ». On peut ainsi voir Klimt comme un précurseur de l'esthétique de la femme fatale, puisque qu'il propose dès le début du XX^{ème} siècle une vision nouvelle de la sexualité de la femme où son pouvoir et sa puissance ne naît pas du désir de l'homme mais bien de sa sensualité innée.

Enfin, Klimt participe la même année à la fondation de l'Union des Artistes Figuratifs, appelée aussi la « Sécession », avec dix-neuf autres artistes de Vienne. Il devient le président de cette association, dont l'objectif est de réformer la vie artistique de l'époque et de réaliser des œuvres d'art qui élèvent « L'art autrichien à une reconnaissance internationale à laquelle il aspire ». Il s'agit aussi de transformer le monde au moyen des arts en rapprochant les objets utilitaires et les objets d'arts qui s'invitent dans tous les décors du quotidien en s'émancipant de l'académisme établi. Cette fondation est une réponse au mouvement « Art Nouveau » en France dont Klimt est reconnu comme un précurseur en Autriche. Le célèbre tableau *Pallas Athéna* marque en quelque

sorte cette émancipation par rapport à l'art officiel : il détourne cette représentation traditionnelle mythologique en montrant la déesse aux traits d'une femme sensuelle vêtue d'or et d'une gorgone qui tire la langue. Outre ses tableaux mettant en scène des personnages, Klimt a également manifesté un grand intérêt pour la peinture de paysage. Ses paysages sont empreints de la même innovation : on y retrouve une rupture radicale de toute tentative de reproduction de la nature au profit d'une maîtrise des motifs et d'un souci de la composition.

Dans le choix de ses représentations, Klimt s'impose donc comme une figure incontournable de l'art de son époque tout en n'hésitant pas à s'en émanciper, quitte à se marginaliser pour rester fidèle à son intuition et ses désirs. D'un point de vue technique, le nom de Gustav Klimt a toujours été associé à des peintures dorées. Les œuvres concernées ont été créées lors de son « Cycle d'or » entre 1901 et 1909. Étonnamment, elles constituent un faible nombre de toiles par rapport aux autres réalisations de l'artiste mais ce sont ces peintures dorées qui sont devenues sa marque de fabrique et qui lui ont permis de s'assurer une place permanente dans l'histoire de l'art. La splendeur de l'or confère une importance particulière à beaucoup de ces œuvres, qui sont donc renvoyées à un autre niveau de réalité. C'est le cas de sa peinture la plus connue, *Le Baiser*, où les deux amoureux se perdent dans une étreinte fusionnelle sur un fond doré prolongeant l'aspect onirique de la scène.

Controversé mais génie incontesté, peintre de la femme dominatrice et des compositions asymétriques, Gustav Klimt était un personnage excentrique à l'esprit visionnaire. 100 ans après sa mort, son œuvre fascine encore autant qu'elle interroge.



Pallas Athéna

Garance Abrysch

EPITAPHE DES SUDOKUS ET AUTRES JEUX

Vaillant lecteur, les jeux de dernière page ont trépassé car trop souvent délaissés. A leur place, voici trois courts textes tantôt amusants, tantôt sérieux. Osez vous y plonger, les quelques minutes allouées ne seront pas perdues. Ces myriades de mots s'entremêlant vous procurerons, espérons-le, rire, approbation, intérêt... Au fond, peu importe l'émotion procurée, une seule chose compte : que vous y trouviez votre compte. Alors lancez-vous !

Marius de Boisse

Subtile métaphore de nos amours désenchantées

C'est une splendide allée bordée de fiers sycomores, caressant avec paternité les graviers de leurs sombres ombres. Des bancs d'un vert forestier sont parsemés çà et là, au garde-à-vous, attendant patiemment le repos des passants. Les feuilles orangées percent ce gris brouillard, virevoltantes dans les airs, c'est un singulier ballet. Une fois leur danse achevée elles embrassent enfin ces parterres de fleurs. Les tulipes et les roses déposées singulièrement brisent ce monotone tableau vert. Mais les glorieux pétales doivent faire face à l'armée déchirante des infâmes orties. Par leurs feuilles irritantes elles gâchent cette scène palpitante, comme pour rappeler que toute perfection semble vaine. Les passants, toujours à deux, s'enfoncent alors en cette allée l'imaginant sans terme, poussés par une amusante innocence. Il arrive que leurs timides jambes effleurent nos ardentes orties, mais nos apprentis aventuriers demeurent impassibles. « Prenons sur nous », se disent-ils, hors de question d'interrompre cette randonnée en tandem, de rompre ce rythme déjà si bien trouvé. Mais quand les jambes agonisent à cause des incessants baisers des Urticacées, ils se résolvent à honorer les bancs, bien que tétanisés à l'idée d'assener un premier coup d'arrêt à leur route. Les mollets meurtris comprennent comment faire face aux assauts naturels, ils en sont certains : rien ne pourra jamais plus les ébranler ! Nos marcheurs au cœur épris progressent à nouveau dans la désormais incertaine allée. Le temps fait son chemin, mais Menace fait son retour, se croyant rodée leur attention demeure assoupie. Mais le morose brouillard, lui, s'éveille gravement, on ne voit plus. Les temps paisibles sont en retraite, ils ont quitté la fête. Nos marcheurs voient leurs mains se délier, puis ce sont les regards hagards qui se perdent et se fuient inlassablement. Cette fois-ci Dame Nature eut raison de leur pérégrination sentimentale, brouillard en coup de grâce. L'allée qui paraissait éternellement continue se scinde finalement en deux, débouchant sur deux clairières distinctes. Quelques sycomores demeurent encore malgré les conditions désertiques. Chaque clairière constitue une triste terre aride, stérile. Pas un buisson à l'horizon ni même de touffes d'herbes mais par dessus tout, pas de compagnon de route ! Deux amants, deux clairières et désormais deux âmes démentes dans l'attente d'une randonnée nouvelle avec un être à nouveau sublimé. Ainsi Éros, cher lecteur, inconstamment mène la plupart des audacieux, ceux-là pensent gagner l'Elysée par leurs nombreux chemins pourtant sans lendemains. Allée, clairière puis à nouveau allée pour mieux retrouver la clairière désenchantée et enfin l'allée éternelle ! Tel est le tortueux sentier qui semble souvent emprunté par ces gens-là, quelques brouillons avant le texte véritable en somme. Courage amis aux pieds parsemés de cloques, car au fond la clairière n'est qu'une étape menant à cette si convoitée divine allée.

Sept heures et quart, l'heure du rencard ou du Ricard. Il faut choisir.

Le rencard. Nous avons tous vécu ou vivront une fois au moins cet exercice ma foi bien particulier, sorte de sélection naturelle des amours. Finalement, il est analogue à une partie d'échecs, le but consiste à prédire les coups de l'être convoité. De l'emmener gentiment là où il faut pour qu'il laisse esquisser quelques indices sur sa véritable volonté. Filons la métaphore et disons que certains sont Grand-Maîtres, (faut connaître le vocable des échecs brave lecteur), d'autres subissent éternellement le fameux coup du berger... Mais nos apprentis bergers sont eux aussi des Grand-Maîtres, mais dans l'art de la gêne, ils distillent de ces blancs interminables qui rendraient saoul Depardieu. Nos gus se laissent porter par le courant plat de leur pauvre rivière verbale, passant de sujets toujours plus bateaux les uns que les autres. À l'opposé nous avons les habitués du rencard qui en font une simple formalité, un échauffement. Ils le boivent comme un Ricard. C'est une aura foudroyante et enivrante qui émane d'eux.. Ils glissent sans mal sur la vague de la tchatte, même vague qui, le même jour, noyait nos apprentis bergers. Et puis survient enfin le moment fatidique, épique. À peine aviez-vous eu le temps de retrouver de l'assurance le temps passant, que déjà il va falloir livrer bataille avec la ferme volonté de remporter le butin, ou plutôt le félin qui vous dévore des yeux depuis un heure ! Ça y est, de retour dans la rue grouillante où vos chemins se séparent, il va falloir agir. Vos chemins peuvent ne faire plus qu'un, uniquement une histoire de cran au fond. Les mains sont moites, la gorge serrée, les genoux tremblent comme la terre japonaise et par dessus tout les quelques neurones encore valides décident de faire grève, en bon français !

La belle en face se demande ce que vous fabriquez, planté comme un lampadaire qui n'éclaire même plus, la faute aux écolos. Toujours immobile, vous venez de planter des semaines de drague. Merde ! Elle est partie, game over.

En bref, un rencard c'est une partie d'échecs, la moindre erreur est fatale, mais un coup de génie et c'est gagné !

Les amis, l'Île Yeu et un choix sulfureux

Avant de penser à enfourcher leur chouette bicyclette, il faudra traverser ce fameux débat animant chaque bande à Yeu : « Quelle plage cette après-midi !? ». Pour les uns il n'y a pas à discuter, les Soux triomphent avec évidence, mais d'autres, les amateurs d'étendues sablonneuses, défendent corps et âme la plage des Vieilles. Et c'est entre nos deux armées d'hoplites que s'immisce souvent ce gugus. Celui qui, pour apaiser les ardeurs, suggère la triste plage du Marais salé. Nos fanfarons s'égosillent toujours, le Marais salé est vite terrassé et après quelques cigarettes grillées le choix est fait ! Alors voilà c'est décidé, aujourd'hui ce sera les Soux, et merde aux râleurs. Les garçons sont contents, il paraît que les plus jolies filles y affluent. 15h, les voilà tout sourire sur leur bicyclette de fortune, fendant l'air comme de fiers oiseaux de proie. On aura toujours ceux qui foncent à tout allure sans craindre de déguster une 4L branlante au premier virage... Puis les filles qui papotent, au beau milieu de la route en reines, elles reviennent sur les beaux mecs de la veille. Evidemment les jalousies s'invitent au trajet, Anne la vilaine du groupe jalouse les récits sulfureux de Sissi. Sissi ou Sibylle, tu sais ce sont ces filles qui te glacent le sang quand ton regard a le malheur d'embrasser leur silhouette ardente ! Tu en oublierais presque ta petite Juliette, idiot va. La dernière espèce de ces troupes est ma préférée : les romantiques. Ils pédalent à leur allure sans se soucier de leur retard, et pensent « au pire ils m'attendront ». Sillonnant les pistes, nos illuminés se croient dans la Rome Antique. Les branches sévères des arbres se font aqueducs, les piquets des clôtures eux deviennent colonnes de palais et les abeilles bourdonnantes demeurent le temps de quelques instants ces citoyens parcourant le labyrinthe des rues romaines. En bref, nos rêveurs enchantés s'émerveillent dans leurs pérégrinations ! Après une courte demi-heure de course pour les uns, de discussions teintées de jalousies pour les autres et d'évasions pour nos romantiques, notre bande foule enfin le sable d'or des Soux.

Le bonheur.

COMITÉ DE RÉDACTION 2022-2023

Camille Deblanc, Noor Michel, Léopold Dupuis-Testenoire, Estée Sermaize, Garance Abrysch, Margaux Veylon, Camille Khataï, Lili Demailly, Emma Le Chatelier, Roxane Marcel, Marius de Boisse

RÉDACTEUR EN CHEF

Melchior de Préneuf

Si toi aussi tu souhaites écrire un ou plusieurs articles dans *Le Quatre*, n'hésite pas à nous contacter par message au 06 64 75 00 36